



ARISTOTE, *Éthique à Eudème*

Germain Dandenault

Volume 36, numéro 2, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705803ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705803ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dandenault, G. (1980). Compte rendu de [ARISTOTE, *Éthique à Eudème*]. *Laval théologique et philosophique*, 36(2), 217–218. <https://doi.org/10.7202/705803ar>

introduction à cette méthode de lecture, qui a le grand mérite de redonner au texte tout son potentiel de signification.

L'auteur s'introduit par un commentaire de l'épisode néo-testamentaire des tentations au désert: il y fait preuve d'une capacité exceptionnelle de faire parler un texte.

La première partie de l'ouvrage énonce la théorie en cause: «Qu'il y ait un vouloir dire à l'origine de tout texte, comment en écarter l'hypothèse? Mais, à supposer qu'on puisse mettre la main dessus, que faire de ce vouloir dire, quand on l'aurait trouvé? Nous estimons, quant à nous, qu'il y a autre chose à faire qu'à le garder, qu'à le paraphraser... L'indéfini du sens, qu'intercepterait le vouloir dire retrouvé, est libéré par la lecture, et par la lecture de la lettre...» (pp. 23-24). C'est cet axiome qui est appliqué au christianisme: d'abord par une définition de la lecture par rapport à l'interprétation; plus directement, après une dénonciation du fonctionnement de l'imaginaire, par une évaluation de l'affirmation de Dieu dans le champ symbolique entendu dans le sens que lui donne la sémiotique; enfin, par une contestation de la pensée axée sur la finalité.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'auteur redit le tout en termes de *méthode* pour une lecture « poétique ». Dans la troisième partie, la méthode est appliquée à cinq textes: *Phillipiens* 2,5-11; *Luc* 17,5-10; *Genèse* 2,25-3,7; *Marc* 3,31-35; enfin un fragment de *Pascal* (*Pensées*, Br. n° 425).

Cet essai de théologie non métaphysique vaut surtout par l'illustration qui en est donnée. Tel autre théologien devra avoir, nous semble-t-il, sa façon à lui de faire parler les textes.

Si ces essais servaient à ébranler l'impérialisme de la théologie traditionnelle, ce serait déjà une réussite. On dispose maintenant d'une méthode de lecture complémentaire. On ne pourra plus désormais s'en dispenser.

De là à considérer ce mode de lecture comme l'unique théologie de demain, il y a cependant une marge. Quant à nous, bien que nous y puisions des intuitions fécondes, ce type de lecture nous convainc de moins en moins à mesure qu'il se technicise. Là comme ailleurs, la technique n'a plus l'attrait qu'elle avait au tournant des années 1960-1970. De même, l'attrait pour le « non-dit » ne peut plus s'imposer au point de sous-estimer le « déjà-dit » ou le « se disant spontanément ». Enfin, nous ne comprenons pas comment une méthode de lecture finalisée comme pas une autre,

présentée dans un ouvrage qui vise un objectif si précis, peut rejeter si facilement toute « pensée de la fin ».

R. Michel ROBERGE

Vianney DÉCARIE, *Aristote: Éthique à Eudème*, Paris, Librairie J. Vrin, 1979 (13,5 × 21 cm), 240 pages.

Je ne connais guère d'ouverture éthique à la fois aussi simple et aussi exaltante que celle qui manifeste à l'homme que son désir intime et nécessaire de bonheur vise, dans son aspect agréable même, la beauté et la bonté suprêmes dont il est capable: « Mais nous, n'allons pas leur donner notre accord: le bonheur, la plus belle et la meilleure des choses, est aussi la plus plaisante » (1214a7-9).

Et montrer, par des arguments évidents, que vivre de cette beauté et de cette bonté, sans faire appel à l'extraordinaire de la fortune ou de l'« enthousiasme », mais en pratiquant, au niveau le plus commun à l'homme, l'équilibre humain, où la rationalité inscrit l'empreinte de sa lumière sur le réseau ténébreux et cahotique des passions et des émotions, n'est pas flatter le côté illusoire de l'homme, mais cultiver le sens le plus réaliste de la vie.

Et c'est peut-être dans l'entrelacement serré de la beauté et de la bonté jusqu'à la dernière page de cette éthique, où, finalement, la vertu complète est la *Kalokagathie*, que l'on peut trouver une première différence entre l'Éthique à Eudème et l'Éthique à Nicomaque chez Aristote.

Tel est, du moins, ce qui m'est apparu en lisant la traduction française de l'Éthique à Eudème que M. Vianney Décarie vient de publier.

Traduction savante et bien annotée qui nous permet de pouvoir repenser l'ordre le plus naturel et le plus réaliste d'une morale qui propose un idéal à l'homme, celui d'unifier sa vie dans une contemplation de la divinité, (1249b18) bien étayée dans l'assise des vertus morales. Si notre civilisation se souvenait du topique moyenâgeux de « l'homme image de Dieu » peut-être pourrait-elle de nouveau goûter cette morale? En tout cas, malgré ses difficultés¹, et ses bifurcations²,

1. Jacques GRANDMAISON, *Enquête pour une Éthique*.

2. Vladimir JANKÉLÉVITCH, *L'autorité dans la vie morale*, Paris, 1956, pp. 5-10.

pourrait-elle encore reconnaître ce modèle de l'homme équilibré et libéré, pouvant inventer les valeurs adaptées à la contingence radicale des situations toujours neuves et singulières où s'inscrit son action.

Mais, je dois avouer que l'Éthique à Eudème a besoin des trois livres clefs de l'Éthique à Nicomaque : V, VI, VII, pour compléter cette figuration morale.

D'autant plus qu'il semble que le prologue de cette dernière soit plus rigoureux que l'ouverture de l'Éthique à Eudème, parce que rattaché uniquement à la notion de bien. Après avoir manifesté que l'action morale tend à un bien comme à sa fin, Aristote étudie immédiatement la multiplicité et la hiérarchie des fins auxquelles tend une action morale pour bien cerner l'objet propre de l'éthique et le distinguer des objets des morales familiale et politique, ce qui est malgré tout estompé dans l'Éthique à Eudème.

Quant à l'analyse des vertus, l'Éthique à Nicomaque introduit des distinctions et des développements sur chacune d'elles que ne possède pas l'Éthique à Eudème, uniquement satisfaite à bien cerner la médiété entre les contraires.

Non, l'intérêt de cette traduction est qu'elle permettra aux professeurs de philosophie, moins férus de grec, de comparer les nuances de la pensée aristotélicienne d'une éthique à l'autre. Elle ouvrira à la critique d'un beau livre qui vient de sortir à Oxford University Press de New York, par Anthony Kenny : *The Aristotelian Ethics : a study of the relationship between the Eudemian and Nicomachean Ethics of Aristotle*.

Germain DANDENAULT

André MYRE et Jean-Claude PETIT (éd.), **Dieu, parole et silence**, (coll. « Essais et recherches », section Religion), Montréal, Fides, 1978, 265 p.

Le projet qui est à l'origine de cette publication remonte au Carême 1977, où cinq professeurs de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal prononçaient des conférences publiques sur le thème de Dieu. L'ensemble du corps professoral fut ensuite invité à collaborer. De sorte que l'ouvrage se présente maintenant comme un recueil de quatorze articles, couvrant les différents domaines de la théologie biblique de l'Ancien et

du Nouveau Testament, de la théologie historique, systématique, morale et appliquée.

Le résultat de la démarche est fort intéressant. Nous sommes ici confrontés à différents discours sur Dieu provenant des différentes disciplines théologiques. Si le projet global de la théologie est précisément l'élaboration d'un « discours sur Dieu », ce thème de Dieu doit être le sujet à tout le moins indirect de chaque discipline théologique. Il est donc fort intéressant d'entendre chaque spécialiste nous parler à sa façon de ce qui constitue le sujet ultime, le plus souvent non explicite, de sa recherche quotidienne.

Mais la démarche n'est pas que théorique ; elle est aussi très existentielle et pastorale. D'abord chaque auteur ne parle pas seulement à partir de sa situation épistémologique, au sein de sa discipline particulière. Il parle aussi immédiatement à partir de sa situation existentielle, à partir de son expérience humaine de foi et de son engagement social, politique et ecclésial. Cela explique les tonalités différentes, les contrastes, voire même les oppositions manifestes entre spécialistes d'une même discipline.

Pastorale, chaque communication l'est aussi en raison de l'auditoire auquel elle s'adresse. Tout le recueil a gardé le ton des premiers articles, celui des conférences publiques. Le style est donc bien différent de celui des sociétés savantes. Il n'y a pas, règle générale, étalage d'érudition scientifique ; l'apparat technique est le plus souvent réduit au minimum. Cela n'affecte en rien cependant la densité théologique de l'ouvrage, tout au contraire. On y sent constamment la polarité entre le message biblique d'une part et les questions du monde d'aujourd'hui, des gens d'ici, d'autre part. L'ouvrage visait justement à redire pour l'homme d'aujourd'hui le sens offert en Jésus-Christ, à incarner l'Évangile dans notre culture moderne, à produire un discours qui soit intelligible et pertinent pour l'homme d'ici (p. 8). Et cet objectif a été gardé bien en vue tout au long de ces pages.

La plupart des articles du recueil mériteraient une mention spéciale. J'ai dû cependant me limiter à quelques-uns, que j'ai retenus pour illustrer certains thèmes majeurs sur lesquels converge la réflexion des auteurs. Et tout d'abord le silence de Dieu. Le premier article, signé Jean Martucci, part justement de cette constatation : « Nul n'a jamais entendu parler Dieu ! » (p. 13). Sans doute, la Bible nous réfère-t-elle constamment à des « paroles de Dieu », à des « oracles de Yahvé ». Mais c'est toujours à travers des témoins humains que Dieu nous parle. Cela est encore plus évident dans le